

du vrai, ne cultive que du beau ; la vanité, c'est laid, et bien plus, c'est bête !

16 juillet.

Rien reçu de Marie encore, malgré ses promesses ! C'est une affreuse petite Marie, et je lui en voudrais si je l'aimais moins. Je me console de mes déceptions en écoutant monsieur Lewis. Il joue comme un ange — du Chopin aujourd'hui ! C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi !

Comme il a dû souffrir ce Chopin, pour que l'écho de sa souffrance nous fasse aussi mal, et je suis si étrangement faite que je jouis à être ainsi remuée.

M. Lewis s'aperçoit de l'effet de sa musique.

—Child, child, how intently you feel music !—m'a-t-il dit tout à l'heure.

Ça m'agace qu'il soit Anglais... je lui pardonnerais d'être Américain. Ils me plaisent assez, eux... et les Irlandais !—oui, comme les Français !

18 juillet.

J'étais si fatiguée aujourd'hui que le docteur n'a condamnée à la chaise longue, et je n'ai pu me joindre aux autres qui sont toutes allées chez madame Long passer l'après-midi, dîner et ne reviendront qu'après la soirée. Que c'est bon ne rien faire, ne pas penser, voir les nuages en haut, la mer en bas, les sentir si grands et soi si petite... les sentir des choses, et soi une âme... c'est-à-dire que je puis monter, m'élever, arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie grandeur, et la mer sera toujours là, roulant ses eaux vertes, chantant, se plaignant ou hurlant, une chose bien belle, mais une chose !

Et cela me rend heureuse, parce que le beau me sort de moi, me donne des ailes et un immense désir de tout ce qui est plus beau que tout, et qu'on voudrait voir sans savoir ce que c'est !

Interruption de deux heures, ce sera bientôt l'heure du dîner. Monsieur Lewis est venu s'asseoir près de moi, installé en anglais, avec une minuscule petite table à tiroir, d'où il a sorti du papier à musique, une plume-fontaine et l'intention bien arrêtée d'écrire la petite berceuse à

laquelle je devais trouver un nom. Il n'a pas travaillé et il m'a empêchée d'écrire ce qui n'est pas un grand malheur en ce qui me concerne. Je le croyais avec les autres chez madame Long. Il dit que cela l'ennuie ces "family affairs". J'ai ri de lui ; sept étrangères chez une étrangère, c'est une singulière affaire de famille.

Nous avons beaucoup causé. C'est un vieux bonhomme, il a vingt-sept ans ! Je m'en doutais ; au commencement de nos conversations il m'appelle cérémonieusement Miss..... puis quand il s'anime, il lui arrive souvent de dire "Child"—ce que j'aimais plus ou moins avant de savoir son âge. Je lui ai très gravement dit cela, ce qui l'a fait rire immodérément. Alors, mademoiselle Julie m'avertit qu'elle va se préparer pour le dîner.

—N'allez-vous pas faire votre toilette aussi ?—demande ce sage.

—Ne me trouvez-vous pas bien, ainsi ?

—Non, votre robe de mousseline sera trop légère d'ici à une heure.

—Je mettrai un tricot, et je ne monte pas, je suis trop fatiguée.

—Raison de plus pour ne pas vous exposer à prendre froid. Soyez raisonnable et allez mettre une robe chaude.

Je refuse, il insiste, je me fâche, il persiste avec son ton tranquille exaspérant... alors je prends mon livre et ne lui réponds plus. Il voit le docteur, et va lui demander si ce ne serait pas plus prudent, etc.—Le docteur vient de suite m'ordonner le changement de toilette. Je pars enragée d'être forcée de suivre, non ses conseils mais presque ses ordres, à ce grand Anglais !

Me revoilà sur la véranda, j'écris sans lever les yeux et je me garde bien de regarder le vieux Lewis qui m'observe par dessus son journal. Il ne me fera pas sourire, le vilain monsieur ! Je lui apprendrai à se mêler de ce qui le regarde. Il vient de ce côté. Rien ne me fera lever la tête. Bon ! voilà la cloche... et l'Anglais à deux pas qui me parle... je n'entends pas !

10 heures.

Elles n'arrivent pas ; je suppose qu'elles s'amuse bien, moi je suis dans ma chambre et même dans mon

lit, j'écris parce que je ne puis dormir avant leur retour. Après dîner, monsieur Lewis a porté la grande chaise longue dans le coin près du piano, puis il m'a dit : Mettez-vous là, je jouerai pour vous tout ce que vous voudrez." Comment continuer à être fâchée ? Aussi j'y ai renoncé, et je lui ai fait payer sa dette en musique superbe.

A neuf heures, il cesse :

"You look very pale and tired, child, you ought to go to bed,"—et docilement je suis montée. Il est amusant avec ses airs de despote ! Quand je serai moins fatiguée, je connais une petite personne qui regimbera un peu, beaucoup, s'il s'avise de vouloir la conduire ainsi !

Il m'adoucît et m'assouplit avec sa musique. Je suis peut-être une espèce de "petite crocodile !"

Eh bien, je m'endors et je renonce à attendre Loulou et les autres. Je ne me plains pas de ma journée.

21 juillet.

Je n'écris pas bien souvent dans le cher petit cahier. Le temps passe à rien et avec une rapidité étonnante. J'étudie bien avec monsieur Lewis. Comme je comprends ce que je n'avais jamais soupçonné avant !... je lui devrai ma première vraie révélation de la musique. Il profite de son rôle de professeur pour exercer tranquillement son autorité et sa surveillance ("paternelle", je lui dis en me moquant) sur ma petite personne qui suis toute saisie de ne pas plus me révolter contre cette étrangeté !

Je le crois bien malade, il me semble pas devenir mieux, et il est triste souvent à faire pitié !

23 juillet.

Monsieur Lewis nous a procuré à Loulou et à moi, un plaisir charmant. Il a obtenu de nous emmener avec lui pour une promenade à cheval. Et sur cette belle grève, si unie, nous avons eu une promenade inoubliable.

Ce vieux tyran ne permettait pas les galops trop prolongés, et nous l'écoutions avec une docilité aussi comique que rare !

Nous sommes revenus pour l'heure du bain — et après le lunch j'ai dormi toute l'après-midi d'un sommeil de plomb. Monsieur Lewis a passé